

par Trajan à Mars, Sylvain, Diane et Apollon. Il paraît que cet arc avait des ornements en porphyre et en bronze. On suppose qu'il était couronné par un char triomphal en bronze, attelé de quatre chevaux et dans lequel Constantin était placé. Le charmant arc de triomphe du Carrousel peut donner une idée de tout ceci<sup>1</sup>.

Quels que soient les outrages que les ouvriers employés par Constantin aient fait subir à ce monument, qui d'abord fut destiné à un grand homme, il nous semble qu'il doit toujours servir de modèle. Il est singulier qu'une chose aussi inutile fasse autant de plaisir; le genre de l'arc de triomphe est une conquête de l'architecture.

ROME, 1<sup>er</sup> juin 1828. — L'empereur Adrien avait une véritable passion pour l'architecture; c'est ce que montrent bien les vestiges de la fameuse villa Adriana, sur la route de Tivoli. Il y avait fait bâtir des copies en miniature de tous les édifices célèbres vus par lui dans ses voyages. On reconnut de son temps qu'il n'y avait plus de place dans le mausolée d'Auguste pour la cendre des empereurs. Adrien saisit cette occasion de se bâtir un tombeau; le souvenir de ce qu'il avait vu en Égypte eut sans doute beaucoup de part à cette résolution. Il choisit la partie des immenses jardins de Domitia qui était la plus voisine du Tibre, et cet édifice fut la merveille de son siècle.

Sur une base carrée, dont chaque côté avait deux cent cinquante-trois pieds de long, s'élevait la grande *masse ronde* du mausolée, dont vous ne voyez plus maintenant que ce qu'il a été impossible de détruire. Les revêtements de marbre, les

<sup>1</sup> Voir les détails de sa construction dans les Mémoires de M. de Beausset.

corniches admirables, les ornements de tous les genres ont été brisés. On sait seulement que les vestiges de la base carrée ont existé jusqu'au huitième siècle.

L'immense tour ronde que nous voyons aujourd'hui était comme le noyau de l'édifice. Elle se trouvait environnée d'un corridor et d'un autre mur qui faisait façade: tout cela a disparu. Au-dessus de cette partie ronde s'élevaient, suivant l'usage, d'immenses gradins, et l'édifice était couronné par un temple magnifique, aussi de forme ronde. Vingt-quatre colonnes de marbre violet formaient un portique autour de ce temple; enfin, au point le plus élevé de la coupole, était placée la pomme de pin colossale qui a donné son nom à l'un des jardins du Vatican, et que nous y avons vue. C'est dans ce tombeau de bronze que furent déposées les cendres d'un des hommes les plus spirituels qui aient jamais occupé un trône. Il fut passionné comme un artiste, et quelquefois cruel. Si Talma avait été empereur, n'eût-il pas envoyé à la mort l'abbé Geoffroy? Adrien avait longtemps habité l'Égypte, et trop pour sa gloire. Le malheur qu'il y éprouva lui nuit plus aujourd'hui que ses cruautés. Il pensa avec raison qu'un tombeau tel que celui dont nous examinons les restes informes était plus élégant qu'une pyramide; mais les pyramides durent encore, et toutes les causes se sont réunies pour réduire le plus beau tombeau qui ait peut-être jamais existé à ce qu'on appelle maintenant le fort Saint-Ange ou le *Mole Adriana*.

Aujourd'hui on aperçoit au-dessus de quelques bastions fort bas une masse ronde de cinq cent soixante-seize pieds de tour, laquelle est surmontée de bâtiments assez irréguliers, et terminée par une statue de bronze de dix pieds de proportion.

Quand Aurélien renferma le Champ de Mars dans l'enceinte de Rome, il se servit du mausolée d'Adrien pour former ce

qu'on appellerait aujourd'hui une tête de pont sur la rive droite du Tibre. Il y ouvrit une porte appelée Cornelia, qui n'a été fermée que sous Paul III.

Procope nous a laissé la description du tombeau d'Adrien tel qu'il l'avait vu. De son temps, la partie supérieure était déjà privée de ses colonnes; la nouvelle religion les avait transportées à la basilique de Saint-Paul hors des murs; mais Procope vit encore le revêtement de marbre et les ornements sculptés qui décoraient le reste du tombeau.

En 537, les Goths assaillirent à l'improviste la porte Cornelia; les troupes de Bélisaire renfermées dans le fort voisin mirent en pièces les ornements de marbre pour les lancer sur les assaillants. Après cette grande dévastation, le tombeau d'Adrien porta plusieurs noms, et entre autres celui de l'immortel Crescentius, qui voulut rendre la liberté à son pays. Comme le marquis de Posa de Schiller, comme le jeune Brutus, Crescentius n'appartenait pas à son siècle; c'était un homme d'un autre âge. Notre révolution s'est chargée de fournir un nom à cette espèce d'hommes généreux et malhabiles à conduire les affaires: c'était un girondin. Pour agir sur les hommes, il faut leur ressembler davantage; il faut être plus coquin.

Crescentius, assiégé par l'empereur Othon, se confia à la capitulation qui lui fut offerte par ce prince; il sortit de sa forteresse et fut immédiatement conduit au supplice. Après que la mémoire de ce grand homme eut péri, sa forteresse fut appelée la maison de Théodoric.

Au douzième siècle, on la trouve désignée par le nom de château Saint-Ange, probablement à cause d'une petite église située dans la partie la plus élevée et qui était dédiée à saint Michel. On voit dans l'histoire que les chefs de faction qui tour à tour s'emparaient du pouvoir se regardaient comme

bien établis dans Rome lorsqu'ils étaient maîtres de ce fort; souvent il fut occupé par les papes.

En 1493, la foudre mit le feu à une certaine quantité de poudre qu'on y gardait. Alexandre VI répara le dommage et augmenta les fortifications, ce dont bien lui prit, car, lors de l'entrée de Charles VIII, si le fort Saint-Ange n'avait pas été considéré comme difficile à enlever, ce pape scandaleux eût été déposé, ou plus simplement mis à mort. Trente ans plus tard, le fort Saint-Ange rendit le même service à Clément VII. Paul III l'embellit; enfin le cavalier Bernin, que nous retrouvons partout, mit les fortifications extérieures dans l'état où on les voit aujourd'hui. Nous avons remarqué, il y a peu de jours, à Civita-Vecchia, que, même au milieu des choses utiles de l'architecture militaire, les Italiens savent conserver une beauté et un style que l'on ne retrouve jamais dans les ouvrages de Vauban, probablement fort supérieurs sous d'autres rapports.

Le géôlier du fort Saint-Ange nous a fait remarquer plusieurs petits passages dans l'épaisseur du mur de cet immense tour ronde. Les anciens y avaient placé des tombeaux, ou bien ils servaient de communication entre les divers étages. C'est ici qu'Innocent XI a pris l'urne de porphyre où il repose à Saint-Jean-de-Latran. Par les ordres de Paul III, on orna de peintures et de stucs le portique qui est situé du côté de la campagne. Ce pape, voulant justifier le nom donné à cette forteresse, fit placer au sommet de l'édifice une statue de marbre représentant un ange tenant à la main une épée nue. Cet ouvrage de Raphaël de Monteluppo a été remplacé, du temps de Benoît XIV, par une statue de bronze qui fournit cette belle réponse à un officier français assiégé dans ce fort à une époque de nos guerres d'Italie: « Je me rendrai quand l'ange remettra son épée dans le fourreau. »

Cet ange a l'air naïf d'une jeune fille de dix-huit ans, et ne cherche qu'à bien remettre son épée dans le fourreau.

Cette statue est du Flamand Wanschefeld. On trouve dans le salon des peintures de Pierin del Vaga; et, lorsque certaines chambres ne sont pas occupées par des prisonniers d'État, le geôlier fait voir quelques petites fresques de Jules Romain. La présence d'un prisonnier d'importance n'a pas permis qu'on nous les montrât.

C'est un archevêque égyptien qui a, dit-on, mystifié la cour de Rome, et, à son tour, a été pipé par le gouvernement napolitain; l'archevêque avait pris pour confident un jésuite.

C'est du haut du château Saint-Ange que, dans les soirées des 28 et 29 juin, fêtes de saint Pierre et de saint Paul, protecteurs de Rome, on tire un des plus beaux feux d'artifice que j'aie jamais vus. Le bouquet est composé de quatre mille cinq cents fusées. L'idée de ce feu est due à Michel-Ange.

Je me garderais d'en jurer. On frémit quand on songe à ce qu'il faut de recherches pour arriver à la vérité sur le détail le plus futile.

Les jours de fête, on hisse à des mâts placés sur les fortifications, le long du Tibre, de grands pavillons aux couleurs brillantes, le vent les agite mollement; rien n'est plus joli. Nous avons retrouvé cet usage à Venise, sur la place Saint-Marc, et dans tout le pays vénitien.

On nous a dit que le fameux Barbone, chef de brigands, était dans le château, mais jamais le geôlier n'a voulu répondre à nos questions sur les carbonari qui s'y trouvent renfermés. A la fièvre près, qui peut les atteindre en été, ils ne sont pas mal; presque tous sont tombés dans une excessive dévotion. La vue qu'ils ont du haut de leur prison est magnifique et faite pour changer en douce mélancolie la tristesse la plus

colérique. On plane sur la ville des tombeaux; cette vue enseigne à mourir.

Cadono le città, cadono i regni,  
E l'uom d'esser mortal par che si sdegni.  
Tasso.

Quoi de plus ridicule qu'un homme qui se présenterait avec vingt mille francs dans sa poche pour acheter le Louvre? Voilà les conspirateurs.

Quand nous faisons des questions sur les carbonari, le geôlier, qui voulait gagner la *mancia*, nous parlait des galériens qui sont sous sa garde. Ceux que le ministre de la police (*monsignor governatore di Roma*) veut favoriser sont employés à balayer les rues. Ces malheureux, avec leurs chaînes bruyantes, forment un spectacle hideux qui nous attriste tous les matins, quand nous traversons le Corso. Nous nous sommes trouvés au château Saint-Ange comme ils rentraient. Le geôlier nous a fait remarquer le mari de la célèbre Maria Grazzi, dont les traits se trouvent répétés dans la plupart des tableaux faits à Rome de notre temps, et notamment dans les admirables ouvrages de Schnetz. Cette femme ne songe qu'à obtenir la liberté de son mari, qui réellement est en prison par un malentendu. Dans son simple bon sens, elle ne peut comprendre qu'il soit regardé comme coupable. Il était *alla macchia*; il lut une amnistie à la porte d'une église; il se rend chez lui pour faire sa soumission; le délai fixé par l'amnistie était expiré depuis quelques heures, et on le met dans les fers comme s'il eût été pris les armes à la main.

Le geôlier nous a montré le corridor qui communique du palais du Vatican au château Saint-Ange; il a plus de quatre cent vingt mètres de long, et fut élevé par Alexandre VI sur

l'ancien mur de la cité Léonine<sup>1</sup>. Pie IV fit faire dans ce mur, lorsqu'il étendit cette partie de la ville, les grands arcs que l'on y voit aujourd'hui. Enfin, par ordre d'Urbain VIII, ce corridor fut isolé des maisons voisines.

Le plaisir de sentir un petit *venticello penentino* bien frais, qui régnait à cette hauteur, nous avait arrêtés sous le portique situé dans la partie la plus élevée du fort Saint-Ange, Paul nous a surpris agréablement en faisant servir des glaces. Frédéric nous a lu le récit du sac de Rome, nos yeux dominaient une partie du champ de bataille.

Le 5 mai 1527, le connétable de Bourbon parut dans les prés devant Rome, le long de la muraille qui s'étend entre le Vatican et le mont Janicule; il fit sommer la ville par un trompette. Clément VII, dont la conduite dans ce grand événement ne fut qu'un mélange ridicule d'extrême timidité et de vanité puérole, renvoya ce trompette avec arrogance. Il fit ordonner au comte Ragone, qui accourait pour défendre Rome avec cinq mille fantassins et un petit corps d'artillerie, de changer de direction et d'aller joindre la grande armée qui venait de Toscane. Comme le connétable se présentait devant les murs de la partie de la ville où est Saint-Pierre, quelques hommes sages eurent l'idée de couper les ponts afin de se défendre derrière le Tibre, si le Borgo était forcé. Clément VII s'y refusa avec hauteur, et leur prudence passa pour lâcheté et fut en butte aux railleries de sa cour. Il donna ordre aux gardes des portes d'empêcher que rien ne sortit de Rome. La route de

<sup>1</sup> Un corridor semblable a été élevé dans Florence par la méfiance de Médicis : il donne au souverain un moyen facile de se réfugier du palais Pitti au Palazzo Vecchio. Mais les Toscans sont le peuple d'Europe le moins susceptible de révolte. Ils jouissent encore en 1829 du gouvernement sage et juste du ministre Fossombrone. Quelle différence pour l'Italie si ce grand homme n'avait que quarante ans !

Naples était encore libre, ainsi que celles de Frascati, de Tivoli, etc. Par Frascati, on pouvait facilement gagner des forêts inaccessibles.

Le pape voulut que l'on déchargeât de grandes barques sur lesquelles on avait placé beaucoup d'effets précieux.

L'armée qui menaçait les murs était forte de quarante mille hommes. Beaucoup de soldats étaient des Allemands luthériens, et avaient en exécration Rome et sa religion. Le connétable lui-même, qui portait les armes contre son pays, sentait qu'il était profondément méprisé; une victoire éclatante pouvait seule le relever à ses propres yeux et aux yeux des autres.

Le 6 mai au matin, il conduisit ses troupes à l'assaut contre la partie du mur de Rome située au couchant de la ville, entre le Janicule et le Vatican. A peine l'attaque commencée, il crut voir que ses fantassins allemands se portaient mollement au combat; il saisit une échelle et l'appuya lui-même contre le mur. Il avait monté trois échelons lorsqu'il fut atteint d'une balle de mousquet qui lui traversa le côté et la cuisse droite; il sentit aussitôt que le coup était mortel, et ordonna à ceux qui l'entouraient de couvrir son corps d'un manteau, afin que ses soldats ne fussent pas découragés; il expira au pied du mur pendant que l'assaut continuait.

La mort du connétable fut bientôt connue des soldats, ils étaient furieux; mais on leur résistait vaillamment; les Suisses de la garde du pape défendaient le mur d'enceinte avec une bravoure héroïque. Une batterie placée dans Rome, sur le haut de la colline, prenait de flanc les assiégeants et leur tuait beaucoup de monde. Malheureusement, au moment où le soleil se levait, il survint un épais brouillard qui empêcha les artilleurs de bien diriger leurs pièces; les Espagnols profitèrent de cet instant pour entrer dans la ville au moyen de quel-

ques petites maisons attenant au mur. Au même moment, les Allemands y pénétraient aussi d'un autre côté, les assaillants avaient perdu alors un millier d'hommes.

En entrant dans la ville par deux endroits, les soldats du connétable de Bourbon se trouvèrent avoir coupé une partie de ce qu'on appellerait aujourd'hui la garde nationale de Rome. Ces jeunes gens qui avaient marché sous les ordres de leurs *capo-rioni* (chefs de quartier), furent tous massacrés sans pitié, encore que la plupart eussent jeté leurs armes et demandassent la vie à genoux<sup>1</sup>.

Benvenuto Cellini, qui se trouvait ce jour-là au château Saint-Ange, et probablement dans le lieu où nous sommes, a laissé un récit curieux de cette journée et de celles qui la suivirent. Mais il est un peu gascon et je ne le crois guère. Pendant que l'on se battait, Clément VII était en prières devant l'autel de sa chapelle au Vatican, détail singulier chez un homme qui avait commencé sa carrière par être militaire. Lorsque les cris des mourants lui annoncèrent la prise de la ville, il s'enfuit du Vatican au château Saint-Ange par le long corridor dont nous avons parlé et qui s'élève au-dessus des plus hautes maisons. L'historien Paul Jove, qui suivait Clément VII, relevait sa longue robe pour qu'il pût marcher plus vite, et, lorsque le pape fut arrivé au pont qui le laissait à découvert pour un instant, Paul Jove le couvrit de son manteau et de son chapeau violet, de peur qu'il ne fût reconnu à son rochet blanc et ajusté par quelque soldat bon tireur.

Pendant cette longue fuite le long du corridor, Clément VII apercevait au-dessous de lui, par les petites fenêtres, ses su-

<sup>1</sup> Guichardin, liv. XVIII, p. 14; Paul Jove, *Abrégé historique*, liv. XXIV, p. 14; *Vie de Pompée Colonna*, par Paul Jove, p. 172; et tous les historiens contemporains.

jets poursuivis par les soldats vainqueurs qui déjà se répandaient dans les rues. Ils ne faisaient aucun quartier à personne et tuaient à coups de pique tout ce qu'ils pouvaient atteindre<sup>1</sup>.

Après avoir gagné le château Saint-Ange, le pape aurait eu le temps de s'enfuir par le pont voisin, qui était sous la protection de l'artillerie du fort; il aurait pu entrer dans la ville, la traverser rapidement, et, sous l'escorte de ses cheval-légers, gagner la campagne et quelque lieu de sûreté: mais la peur et la vanité en faisaient un imbécile. On calcule que, dans cette première journée, sept ou huit mille Romains furent massacrés.

Le Borgo et le quartier du Vatican furent immédiatement saccagés; les soldats tuaient et violaient; ils n'épargnèrent ni les couvents, ni le palais du pape, ni l'église de Saint-Pierre elle-même. Ils eurent à livrer un petit combat pour s'emparer du quartier de Trastevere. Les habitants, si féroces encore aujourd'hui, ne soutinrent point leur réputation en défendant leurs maisons. Les soldats de l'empereur parcoururent rapidement la rue de la Longara; enfin, Louis de Gonzague, à la tête de l'infanterie italienne, entra le premier dans Rome proprement dite par le Ponte-Sisto.

La singulière circonstance militaire que nous avons vue à Paris en 1814 se présenta à Rome en 1527. Le jour même où l'armée du connétable emportait Rome, le comte Rangone, qui avait eu le bon sens de ne pas obéir à l'ordre ridicule que Clément VII lui avait envoyé, était parvenu jusqu'au Ponte-Salario avec ses cheval-légers et huit cents arquebusiers. Si les ponts avaient été coupés et que la ville eût tenu quelques heures, elle était sauvée par ce brave militaire. Une grande

<sup>1</sup> Voir dans Bandello la nouvelle dont Shakspeare a fait sa charmante comédie de *Twelfth Night*.

armée marchait au secours de Rome, mais elle n'était partie de Florence que trois jours auparavant, et d'ailleurs le général commandant en chef était un ennemi personnel du pape.

Le fanatisme de la nouvelle réforme que professaient presque tous les soldats allemands fut la véritable cause des horreurs commises au sac de Rome, tant il est vrai que cette passion inconnue des anciens est la pire de toutes. Jamais rien de plus atroce n'a eu lieu en pareille circonstance. Plusieurs femmes et filles se jetèrent par les fenêtres pour éviter le déshonneur, dit l'historien contemporain Jacques Buonaparte<sup>1</sup>, d'autres furent tuées par leurs pères ou leurs mères, et ces corps palpitants et ensanglantés n'étaient point à l'abri de la brutalité des soldats. Ils pénétraient dans les églises, se couvraient des ornements pontificaux, et dans cet état allaient prendre des religieuses qu'ils exposaient nues aux regards de leurs camarades. Les tableaux d'église furent mis en pièces et brûlés, les reliques et les hosties consacrées répandues dans la boue, les prêtres étaient battus de verges et livrés aux huées de la soldatesque.

Ces horreurs durèrent sept mois, les soldats régnaient dans Rome et se moquaient de leurs généraux.

Les soldats espagnols se distinguèrent par leur avidité et leur cruauté. On observa qu'après le premier jour il arriva rarement qu'un Allemand tuât un Romain; ils permettaient à leurs prisonniers de se racheter à très-bon compte. Les Espagnols, au contraire, brûlaient les pieds aux leurs et les obligeaient par des tourments prolongés à découvrir leurs richesses, ou à épuiser la bourse des amis qu'ils pouvaient avoir hors de Rome. Les palais des cardinaux furent pillés avec d'autant plus de soin, que beaucoup de marchands, à l'approche

<sup>1</sup> *Ragguaglio storico del sacco di Roma*, p. 400. Colonie, 1756.

de l'armée de l'empereur, avaient déposé leurs effets dans les palais des cardinaux partisans de ce prince; mais il n'y eut de grâce pour personne.

La marquise de Mantoue racheta son palais au prix de cinquante mille ducats; tandis que son fils, qui avait un commandement dans l'armée impériale, reçut dix mille ducats pour sa part du pillage. Le cardinal de Sienne, après s'être racheté des Espagnols, fut fait prisonnier par les Allemands, complètement dépouillé, battu, et forcé de racheter de nouveau sa personne au prix de cinq mille ducats. Les prélats allemands ou espagnols ne furent nullement épargnés par leurs compatriotes.

Le cardinal Pompée Colonna entra dans Rome deux jours après la prise de cette ville, il venait pour jouir de l'humiliation de son ennemi Clément VII. Une foule de paysans de ses fiefs arrivèrent avec lui: peu de temps auparavant ils avaient été barbarement pillés par ordre du pape, ils s'en vengèrent en pillant à leur tour les maisons romaines. Ils y trouvèrent encore les gros meubles.

Mais Pompée Colonna fut touché d'une profonde pitié quand il vit l'état dans lequel il avait contribué à précipiter sa patrie. Il ouvrit son palais à tous ceux qui voulurent s'y réfugier; il racheta de ses deniers, sans distinction de faction, amie ou ennemie, les cardinaux que les soldats tenaient captifs; il conserva la vie à une foule de misérables qui, ayant tout perdu dès le premier jour, seraient morts de faim sans lui.

Ces scènes d'horreur ont été décrites en détail par Sandoval, évêque de Pampelune, qui, de peur de déplaire à Charles-Quint, se contenta d'appeler le sac de Rome une œuvre non sainte (*obra no santa*). Charles-Quint, âgé seulement de vingt-sept ans, mais qui comprenait qu'on ne peut combattre Rome qu'avec ses propres armes, lorsqu'il apprit les horreurs qui,

faute de contre-ordre de sa part, durèrent sept mois, fit une belle procession pour demander à Dieu la délivrance du pape, qui dépendait uniquement de lui Charles-Quint. Ce trait d'habileté doit troubler le sommeil de certains prélats modernes.

L'évêque Sandoval rapporte qu'un soldat espagnol avait volé dans le *Sanctus sanctorum* de Saint-Jean de Latran une cassette remplie de reliques, parmi lesquelles se trouvait une petite partie du corps de Jésus-Christ, détachée par le grand prêtre dans la première enfance du Sauveur. Lors de la retraite de l'armée impériale, le soldat abandonna cette cassette dans un village des environs de Rome. En 1551, c'est-à-dire trente ans après, un prêtre la retrouva et se hâta de la porter à Madeleine Strozzi. Aidée de Lucrece Orsini, sa belle-sœur, et en présence de sa fille Clarice, âgée de sept ans, Madeleine Strozzi ouvrit la cassette. Ces dames trouvèrent d'abord un morceau de chair encore toute fraîche de saint Valentin, une partie de la mâchoire avec une dent de sainte Marthe, sœur de sainte Marie-Madeleine.

La princesse Strozzi prit ensuite un petit paquet sur lequel on ne lisait autre chose que le nom de Jésus. Aussitôt elle sentit ses mains s'engourdir, et force lui fut de le laisser échapper. Ce miracle ouvrit les yeux de Lucrece Orsini, qui s'écria que le paquet contenait sans doute une partie du corps de Jésus. A peine eut-elle prononcé ce nom, que la cassette exhala une odeur suave et tellement forte, que Flaminio Anguillara, mari de Madeleine Strozzi, qui se trouvait dans un appartement voisin, demanda d'où provenait le parfum qui arrivait jusqu'à lui.

En vain l'on essaya, à plusieurs reprises, d'ouvrir le paquet. Enfin le prêtre qui avait trouvé la cassette eut l'idée que les mains pures de la jeune Clarice, âgée de sept ans seulement, auraient plus de succès. La sainte relique fut en effet décou-

verte et placée ensuite dans l'église paroissiale de Calcata, diocèse de Civita-Castellana.

Une dissertation, réimprimée à Rome avec approbation en 1797, donne sur cette relique des détails que je n'oserais répéter. L'approbation d'un livre qui traite un sujet si délicat prouve que l'auteur ne s'écarte en rien des opinions regardées comme orthodoxes par la cour de Rome. L'auteur discute le mot de saint Athanase, qui soutient que le Verbe divin *cum omni integritate resurrexit*. Jean Damascène avait dit, en parlant du Verbe : *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit*. Ici paraît la théorie des quantités infiniment petites d'Euler, que l'on peut considérer comme nulles.

La première fois que nous passerons près de Calcata, nous irons voir cette relique unique au monde.

4 juin. — Hier, comme je visitais seul le palais de Monte-Cavallo, admirablement restauré, d'après les ordres de M. Martial Daru (intendant de la couronne à Rome sous Napoléon), j'ai été joint par M. l'abbé Colonna, auquel j'ai apporté une lettre de Naples. Il m'a parlé *in confidenza*, preuve d'estime dont je ne me vante que parce qu'il est en un lieu où il se moque fort de la police. (Nous avons passé trois heures sous les ombrages charmants du jardin de Monte-Cavallo ; la femme du portier nous a fait d'excellent café.)

A la chute du gouvernement de Napoléon, Pie VII envoya à Rome un certain personnage qui se hâta de destituer les autorités établies par les Français ; et de propos délibéré laissa Rome sans gouvernement pendant trente heures. Les citoyens honnêtes furent saisis de terreur. Heureusement la canaille de ce pays, la plus féroce du monde, car elle est façonnée par les moines mendiants, ne s'aperçut pas de cette belle occasion de massacrer et de piller. Si les Transteverins et autres sans-

culottes de Rome eussent compris toute l'étendue de leur bonheur, ils auraient commencé par égorger les sept ou huit cents citoyens qui avaient accepté un emploi quelconque des Français. Ce peuple, alléché par le sang comme le tigre, eût massacré probablement tous les riches marchands, et ensuite il se serait enivré et endormi au coin des rues. Cette journée eût fait un beau pendant avec l'assassinat du ministre Prina, à Milan.

C'est cette hideuse canaille de Rome qui fut employée par les mêmes personnages, en 1793 et en 1795, pour assassiner M. Basseville et le général Duphot. Ce pauvre Hugues Basseville ne se doutait pas, en mourant, qu'il allait être immortalisé par Monti. Cet assassinat politique, célébré comme un *haut fait* dans lequel la victime a tort, a donné lieu à l'admirable poème de la *Basvigliana* (égal ou supérieur à tout ce qu'a fait lord Byron); ce qu'il y a de plaisant, c'est que Monti était libéral alors et mourait de peur. Il avait connu Basseville, lui avait offert des renseignements pour ses projets d'organisation libérale, et ne pensait pas un mot de ce qu'il écrivait. Qui le dirait en lisant ces vers magnifiques ?

J'ose révéler cette anecdote maintenant que l'immortalité de ce grand homme a commencé. M. Horace Vernet a fort bien représenté dans sa *Course de chevaux (la ripresa de' Barberi)*, cette canaille romaine, à la fois hideuse et admirable par l'énergie.

Cette canaille est une contre-épreuve fidèle de la religion chrétienne, telle que l'entendent les papes. Quelle différence avec le bas peuple presque déiste de Paris, recruté parmi des paysans auxquels la vente des biens nationaux a donné de la probité! La canaille de Paris était féroce en 1780. Je tiens de M. d'Agincourt qu'avant la révolution il y avait souvent des coups de couteau dans les bals du dimanche à la Rapée. Si

l'on tue dans le peuple maintenant, c'est par amour comme Othello. Voir l'admirable défense de M. Lafargue, ouvrier ébéniste, Pau, 1829.

Des *journées d'anxiété*, comme celle que je viens de révéler, changent le caractère d'un peuple. C'est ainsi que les assassinats et les bourreaux font l'éducation de la péninsule ibérique.

5 juin. — J'ai retrouvé monseigneur Colonna à l'église des Saints-Apôtres, devant le tombeau de Clément XIV, Ganganelli; c'est le premier grand ouvrage de Canova. Ce tombeau, placé au-dessus de la porte de la sacristie, est fort curieux pour l'histoire de son talent. Nous bavardons une heure en le regardant, nous admirons surtout la figure de la Tempérance. Canova commença sa carrière à Venise par imiter la nature avec tant de scrupule, que ses ennemis disaient qu'il *moulait* ses modèles au lieu de les *copier*; il travaillait à vingt ans, comme feu M. Houdon faisait des bustes. — Bel aigle antique sous le vestibule des SS.-Apostoli; petit tombeau érigé par Canova à l'un de ses protecteurs.

Nous parlons de l'empoisonnement de ce pauvre honnête homme Ganganelli (1775)<sup>1</sup>. En signant une certaine bulle, il dit: « Je suis perdu! » Monseigneur Colonna me donne des détails singuliers, il me conte ensuite un autre empoisonnement digne du moyen âge. Je conçois maintenant pourquoi mon anecdote du duc de Chaulnes, surprenant l'abbé de Voisenon, à minuit, chez sa femme, et prenant bien la plaisanterie, semblait si absurde à Bologne; elle me valut la réputation de menteur effronté. Mais à quoi bon raconter des choses communes?

<sup>1</sup> Voir la *Vie de Scipion Ricci*, évêque de Pistoja, par le savant de Potter.